

des végétaux ne servent plus à rien ; tous doivent, — pas être nous ces expressions, — manger à la gamelle commune et à boire à la même auge. — Ils n'en mourront pas, sans doute ; ils en vivront, mais un peu moins bien que s'ils avaient leur service spécial et séparé. Avec les fumiers distincts, nous savons ce que nous faisons ; avec les fumiers pêle-mêle, nous ne le savons plus au juste ; nous allons un peu à l'aventure : tant mieux, si nous réussissons ; tant pis, si nous ne réussissons pas.

Admettons que, dans certains cas, il y ait de l'avantage à mélanger plusieurs engrais, rien ne nous empêchera de le faire au moment voulu. On peut toujours mettre de l'eau dans son vin ou du vin dans son eau ; mais une fois le mélange opéré, il faudrait de la besogne et de la patience pour le défaire. Mettons donc notre bouteille d'un côté, notre carafe de l'autre. Quand nous aurons besoin de vin pur, nous prendrons la bouteille ; d'eau pure, nous prendrons la carafe. S'il nous vient ensuite la fantaisie d'avoir de l'eau rouge, nous verserons des deux dans le même verre. Faisons de même pour les fumiers, lorsque l'exploitation sera de quelque importance. Ne confondons pas en un tas unique ceux de vache, de porc et de cheval ; si nous avons des mélanges à opérer, ne nous pressons pas : il sera toujours temps de le faire au moment de nous en servir.

Maintenant que nous avons posé des principes que nous croyons irréprochables, nous nous faisons un devoir de reconnaître que les praticiens ne s'y soumettront pas de sitôt, et qu'ils continueront, comme par le passé, de confondre les engrais d'étable, d'écurie et de porcherie. Cette vieille méthode a le mérite incontestable de modérer, de ralentir la fermentation du fumier chaud par son contact avec les fumiers froids ou aqueux, et de précipiter la fermentation de ces derniers par leur mélange avec le fumier d'écurie. Le traitement des fumiers réunis devient plus facile que celui des fumiers séparés et exige moins de surveillance et de main-d'œuvre. Quant aux qualités du mélange, elles sont parfaitement établies, en raison de la grande diversité des vivres qu'il contient. Donc, tout en déclarant bien haut que nous sommes, dans la théorie et dans l'application, très-partisan de la distinction des engrais, nous faisons la part des inconvénients et des soucis de la manipulation et n'osons exprimer un blâme à l'adresse des écrivains et des cultivateurs qui recommandent le mélange. S'il y a de bonnes raisons à faire valoir contre eux, il y en a de bonnes aussi à invoquer en leur faveur.

TRANSPORT, ÉPANDAGE ET ENFOUISSEMENT DES FUMIERS

S'il y a désaccord sur la question de savoir si le fumier doit être employé à l'état frais ou à l'état consommé, les opinions ne sont pas moins partagées sur le moment où il convient de transporter les engrais sur les terres, la manière de les répandre et l'époque de leur enfouissement. Ce désaccord s'explique en partie par cette tendance fâcheuse qui porte à généraliser les faits sans tenir compte des circonstances au milieu desquelles ils se sont produits. Afin d'éclairer nos lecteurs sur ces points importants, nous consulterons les hommes qui sont autorisés en agriculture, et nous consignons les remarques que l'expérience et l'observation leur ont suggérées.

Ceux qui sont convaincus, dit M. Bousingault, que l'on peut employer le fumier comme il sort des étables (sans fermentation préalable), sont absolument indifférents sur les époques où les transports doivent avoir lieu ; ils mettent à profit, pour exécuter ce travail, les moments les plus conviviaux, et ce n'est pas là un minime avantage.

Les terres destinées à être fumées au printemps sont, à provisionnées durant l'hiver, lorsque la gelée permet de les aborder. Le fumier, d'abord déchargé en petits tas placés de distance en distance, est ensuite épandu, faussé également que possible, quelquefois sur la neige, et aucun inconvénient n'a été trouvé à cette pratique.

Beaucoup de cultivateurs déposent le fumier en petits monceaux sur les champs et ne le font épandre qu'au moment de l'enfouir, sous prétexte qu'en agissant ainsi ils obtiennent des effets plus durables. Cet usage doit être condamné, et il est surtout très-nuisible dans les terres légères. Par cette disposition prolongée en petits tas, le fumier devient plus difficile à éparpiller uniformément, et dans tous les cas le champ est inégalement fumé ; tous les places où les dépôts ont lieu se reconnaissent plus tard à la vigueur de la végétation qui s'y développe, mais n'est obtenue qu'au détriment du reste du champ. Cette pratique repose sur cette idée communément répandue dans nos campagnes, que le fumier étendu perd de sa force. Il s'agit donc d'examiner s'il est indispensable d'enfouir l'engrais aussitôt qu'il a été éparpillé, ou si l'on peut impunément le laisser exposé pendant un certain temps à la surface du sol.

L'opinion la plus généralement répandue parmi les praticiens, dit Schwertz, est en faveur de l'enfouissement immédiat. Dans certaines localités, on pousse si loin le respect pour ce précepte, qu'on ose à peine étendre le fumier un jour à l'avance, de crainte de le voir desséché par le soleil ou lavé par la pluie. Il ne manque pas cependant de cultivateurs expérimentés qui sont d'une opinion opposée, et il y a des contrées entières où la même crainte n'existe pas. Comme c'est une question très-controversée, ajoute-t-il, je crois devoir rapporter les opinions de plusieurs cultivateurs, plus praticiens que théoriciens que j'ai eu occasion de consulter.

Chez moi, me dit l'un, on ne regarde pas comme profitable d'enfouir le fumier aussitôt après l'avoir répandu. On est persuadé que les mauvaises herbes qui se développent promptement sous ce couvert sont ensuite plus facilement détruites par la charrue.

Dans nos environs, me dit l'autre, on enfouit immédiatement le fumier ; cependant l'expérience m'a convaincu que, pour les terrains lourds et argileux, il vaut mieux le laisser certain temps étendu sur la surface.

Lorsqu'on n'a pas le temps, me dit un bon cultivateur, d'enfouir les fumiers par des labours répétés, il est très bon de les laisser étendus sur le sol jusqu'au labour pour la semence ; ils s'incorporent alors plus facilement à la terre et exercent une action plus prompte.

Dans le comté de Marck, dit encore M. Schwertz, un cultivateur a observé que l'orge n'avait pas été aussi belle là où il était resté étendu un certain temps sur le sol. Un autre veut, selon le proverbe du pays, que le fumier craque et ne ploie pas, c'est-à-dire qu'il soit enfouie sec et non humide. Un troisième apprend du hasard que là où le fumier était resté étendu pendant tout l'hiver, les grosses fèves avaient beaucoup mieux réussi que là où le fumier avait été enterré de suite, mais que l'effet n'avait pas été aussi favorable sur les récoltes suivantes.

J'étends, dit un cultivateur du grand duché de Bas Rhin, mes fumiers en automne, aussitôt que je puis les conduire sur les terres, et j'aime à les laisser dans cet état jusqu'à ce que la verdure commence à se montrer à travers. Les herbes et les plantes sont ainsi stimulées, et le fumier augmente plutôt qu'il ne diminue. Le suc du fumier s'infiltré